

l'intelligence offrait des éléments d'analyse qu'Ideler évidemment a trop négligés.

La psychologie, concentrée dans les bornes que je viens d'indiquer, comprend l'étude des penchants, des sentiments, des dispositions générales de l'âme et des passions envisagés, soit isolément, soit dans les divers rapports qu'ils ont à soutenir.

Les penchants, étudiés au point de vue de la vie pratique, puisque tout autre est sans valeur dans cette doctrine, ne sont que les tendances par lesquelles nous sommes dirigés vers la satisfaction de nos besoins. Eléments primitifs de la nature humaine, ils se manifestent chez l'homme à des degrés divers et antérieurement à toute culture de l'esprit.

Leur but et leur résultat sont d'exciter notre activité et de provoquer le libre développement de nos facultés. Du moment que l'existence des penchants est constatée et qu'il est démontré que ce ne sont pas des créations artificielles, on ne doit tenter aucun effort pour les anéantir, même partiellement. Ils sont et se manifestent par le droit qu'a toute faculté spontanée de se produire.

Pour le psychologue, en effet, la raison d'être est toute et toujours dans le fait. Prouver qu'une force a agi, c'est prouver qu'elle était légitime. Si les considérations de haute moralité interviennent, c'est seulement afin de modérer les progrès de son développement, et non pour réduire au néant une forme quelconque de notre activité. Ce principe, incontestable au fond et qui semble se concilier si bien avec la pratique, entraîne à sa suite des difficultés sans nombre.

L'éducateur ou le médecin qui l'adopte dans sa rigueur finit bientôt par se perdre dans l'appréciation des degrés. La guerre qu'ils entreprennent contre les penchants nuisibles devient comme ces jeux d'escrime où le but n'est pas de frapper son adversaire, mais d'atteindre délicatement telle ou telle partie. Estimer l'intensité *légitime* d'un penchant dans le caractère d'un malade, en étudiant seulement ce qu'on pourrait appeler l'équilibre psychologique, c'est faire un travail au-dessus de nos forces

d'appréciation. La moralité, cette mesure toute prête, nous offre un bien autre secours.

Pour Ideler, la règle et le principe directeur du médecin ne sont pas dans la loi morale. Tout penchant existe et doit exister. Tout penchant est bon par lui-même. La seule limite de son activité est dans la nécessité que les autres penchants aient aussi leur libre impulsion, puisque tous ont les mêmes droits.

Nos tendances sont donc placées sur la même ligne ou plutôt sur autant de lignes égales et parallèles.

Chacune marche, par sa nature, vers un développement illimité. Chacune par conséquent peut au même titre faire son apparition et dominer les autres.

De cette égalité de puissance virtuelle résulte dans l'individu le calme et le repos. Ce sont autant de forces qui sollicitent les deux plateaux de la balance à se mouvoir, et dont la somme maintient l'équilibre. La liberté intérieure est le produit de cette lutte continue.

Placez l'homme dans l'état social entouré d'êtres semblables à lui; il se trouvera avec eux dans les mêmes rapports que ses penchants entretenaient dans son âme, c'est-à-dire que sa liberté extérieure sera assurée par le principe qui maintient sa liberté interne. Chaque homme ayant des droits égaux au développement de sa nature, l'équilibre résultera de l'opposition même des intérêts.

Telles sont, suivant Ideler, les lois générales qui président à l'organisation de nos forces actives. Il s'agit maintenant, après avoir exprimé ce qu'on pourrait appeler la formule abstraite du mouvement, de descendre aux cas particuliers.

L'équilibre parfait est au-dessus de la nature. Dans la réalité un ou plusieurs penchants dominant et entravent les autres. Les différents degrés de cette domination constituent autant de formes particulières, qui ont chacune leurs lois spéciales.

Ainsi la tendance à la liberté extérieure devient, dans son exagération, le penchant de la gloire, celui de la domination, celui de l'acquisition ou de la propriété, l'amour de soi et l'amour de la vie.

La nécessité d'un développement indéfini dans nos facultés entraîne le désir de connaître, la recherche de la vérité.

D'autres penchants enfin sortent du milieu où nous sommes placés et ne prennent plus leur source dans les conditions primitives de notre nature psychologique. Ce sont le sentiment religieux, les penchants sociaux et la tendance à l'imitation.

Je ne suivrai Ideler ni dans les détails ingénieux qu'il reproduit à l'occasion de ces diverses analyses ni dans les aperçus plus élevés qu'il présente, soit dans son *Anthropologie*, soit dans son ouvrage sur le traitement des maladies mentales.

J'ai l'intention de tracer les grands contours du système plutôt que de le suivre pas à pas dans chacun des embranchements. Mon but, je l'ai déjà dit, est moins de juger un homme que de faire ressortir les conséquences d'une doctrine nettement posée.

Jusqu'à présent, nous avons vu les penchants à l'état d'isolement analytique et dans le premier degré de leur manifestation. Mais quelque importance qu'on leur attribue, ils ne peuvent seuls constituer l'âme entière, et soit en vertu de leur nature, soit par suite d'excitations étrangères, ils sont susceptibles d'une exaltation plus vive. C'est en parcourant ainsi les périodes de leur accroissement que nous arriverons à la folie confirmée. L'aliénation n'est pas en effet une situation exceptionnelle greffée, pour ainsi dire, sur une branche étrangère : elle n'est que le summum des facultés naturelles successivement exagérées dans leur action.

On comprend qu'en vertu de ces idées, la psychologie normale a des liaisons si intimes avec l'histoire de la folie, qu'éclairer l'une, c'est forcément répandre quelque lumière sur l'autre.

Les penchants sont en rapport direct avec les sentiments et avec l'intelligence.

Le sentiment, si on me permet cette définition germanique, est l'expression subjective des diverses tendances.

Il se traduit dans ses deux points extrêmes sous la forme de la joie ou de la douleur.

Les intermédiaires échappent à une nomenclature méthodique ; il faudrait presque, pour les représenter, les comparer, comme Fourier le faisait, aux touches d'un clavier.

La joie est l'indice et la mesure de l'activité libre. Elle ne saurait devenir un but définitif, mais elle est un accompagnement et comme un symptôme. La douleur au contraire est la preuve que nous avons conscience d'une tendance entravée. Elle est aux penchants de l'âme ce que le vice est à la moralité.

Toutes deux réagissent par la loi de la spontanéité indéfinie sur nos penchants primitifs : l'une, pour produire l'excitation turbulente ; l'autre, pour amener la dépression et les sentiments mixtes de colère, de dépit, d'orgueil, de crainte, etc.

Étant donné un caractère où prédomine tel ou tel de ces sentiments, on doit les tenir pour des éléments secondaires et rechercher plus haut le penchant ou la passion à laquelle ils se sont joints : seulement, comme ils ont eux-mêmes une influence réciproque sur les désirs qui leur ont donné naissance, il faut tenir un compte exact de leur intervention.

Ces principes sont importants par rapport à la sensibilité ; ils le sont encore bien plus quand on les applique à l'intelligence.

La raison a cela de particulier, qu'elle obéit à des lois fixes et que ses combinaisons peuvent souvent être prévues. Cette stabilité est en opposition manifeste avec la mobilité excessive des éléments que nous venons d'étudier. Mais si les intermédiaires de nos raisonnements se soumettent à des règles géométriques, les prémisses s'y soustraient complètement.

Le penchant dominant détermine donc et la direction et l'activité de l'intelligence. Pour un observateur profond, l'un est la traduction de l'autre, chez les peuples comme dans les individus.

D'un autre côté, l'intelligence spontanée peut réagir à l'encontre de la passion ; elle reprend alors son caractère de fixité et met une borne aux égarements. Cette opposition de l'entendement prend le nom de présence d'esprit ; pour qu'elle s'exerce d'une manière efficace et que l'imagination ne vienne pas sans

cesse mettre obstacle à ses efforts, une condition est indispensable, suivant Ideler, c'est la connaissance de soi-même.

Nous voici donc au *nosce te ipsum*. Mais n'est-ce pas la lettre morte, plutôt que l'esprit de la formule de Socrate ?

L'individu qui a étudié tous les replis de son être a distingué le penchant dominant et a rassemblé contre lui toutes les forces de son intelligence. Mais quel est le principe, quelle est la raison de cet effort ? Ideler est contraint de revenir sans cesse à sa loi de spontanéité.

L'intelligence veut être libre comme le penchant ; elle y a le même droit, car elle est aussi une faculté primitive. Si la lutte s'engage et si l'entendement triomphe, qui a décidé de la victoire ? En plaçant toutes les puissances de l'âme sur un même plan, ne conclut-on pas à l'égalité définitive de leur influence ?

Or, c'est là le défaut, et il est grand, de l'analyse psychologique appliquée à l'aliénation, que les faits acquièrent une même valeur logique et se placent naturellement sur le pied d'une égalité trompeuse.

L'intelligence résiste ; les phénomènes le prouvent ; la passion se révolte ; les faits sont encore là pour le confirmer. Mais le comment et le pourquoi échappent sans cesse à l'observateur trop rigoureux pour être véridique.

Si on veut se convaincre encore mieux de l'insuffisance des procédés analytiques, on n'a qu'à poursuivre la combinaison des éléments dans ce qu'Ideler appelle la description de l'esprit et ce que nous pourrions nommer l'ensemble du caractère.

La notion du caractère résulte, dit-il, de la recombinaison des éléments isolés ; quand le rapport naturel est interverti, il y a folie.

Qu'on admette avec lui les variétés dans les degrés, la faiblesse et la force d'esprit, la rudesse et la douceur excessive, l'excitation et l'affaissement, qu'on fasse, ou non, correspondre ces variétés aux tempéraments physiques, on n'obtiendra jamais une loi d'après laquelle se dirige le médecin.

La nature une et complète de l'esprit n'est pas exprimée ;

nous ne voyons que les instruments dont il dispose. La psychologie est à l'observation ce que la dialectique est à la philosophie ; c'est l'histoire des procédés, moins l'explication de leur valeur théorique.

En résumé, les conditions fondamentales de l'activité psychique peuvent être réunies dans ces lois :

- 1° Tout penchant est naturel et spontané dans son principe ;
- 2° Il est susceptible d'un développement illimité ;
- 3° Tout penchant satisfait se repose ;
- 4° De ces alternatives d'activité et de repos résulte la satisfaction successive de chaque tendance ;
- 5° L'équilibre normal ou la santé de l'âme dépend de la libre activité des penchants ;
- 6° Les autres facultés n'ont qu'une influence secondaire et reçoivent leur impulsion des tendances primitives ;
- 7° Elles sont néanmoins spontanées comme toutes les forces morales ;
- 8° Elles sont capables, en vertu de cette spontanéité, de réagir contre les penchants et de les modérer.

Le passage de l'état normal tel que je viens de l'exposer à l'aliénation proprement dite se fait par la passion.

La passion n'est qu'un degré supérieur du penchant.

Elle entraîne à sa suite une plus grande activité de l'intelligence et marche avec plus d'énergie à l'accomplissement de ses désirs.

Dans son accroissement extrême, elle ne peut se résigner à attendre les lenteurs de la réflexion, elle la devance et reste ainsi maîtresse du terrain. Alors disparaît la présence d'esprit et avec elle le seul modérateur possible.

Les lois de la pensée, en contradiction avec la rapidité de la passion qui veut être satisfaite, ne peuvent se prêter à ses exigences : l'homme passionné brise bientôt tous les obstacles que la société ou la morale lui opposent ; il devient criminel ou aliéné.

Si la passion a été graduelle, si elle a conservé assez d'empire

sur elle-même pour donner place à la réflexion, le vice est sa conséquence; dans le cas contraire, c'est la folie.

La passion est donc déjà un état maladif de l'âme. Comme toute maladie, elle s'accompagne de phénomènes réactionnels. Ainsi l'inquiétude, les angoisses marchent toujours à sa suite. Le fou qui se croit dieu, qui règne en empereur, qui commande en général, qui se donne à lui-même des titres et des pouvoirs imaginaires, n'est jamais un homme heureux; car le bonheur est le résultat du libre mouvement de toutes les forces de l'esprit; la passion, au contraire, a pour premier effet de réduire à une sorte d'état négatif tous les penchants qui ne sont pas elle.

La croyance presque populaire, qui attribue aux passions une influence utile, est donc fausse, et se réfute par le fait même de l'anéantissement de toutes les autres tendances.

Un degré de plus conduit immédiatement à l'aliénation.

Le rétablissement de la santé morale se fait en parcourant, mais en sens inverse, les mêmes degrés: ou la passion se déprime sous la puissance d'une force extérieure qui la dompte, ou un penchant se réveille et vient par la lutte rétablir graduellement l'équilibre.

Le premier procédé est pour Ideler le plus sûr et le plus ordinairement praticable: il se prête mieux aux exigences de la société. C'est la pénalité, telle que la loi l'a faite, transportée dans l'éducation et dans le traitement de la folie.

Dans le détail de ses manifestations, l'état passionné représente exactement, mais avec une plus grande intensité, tous les penchants primitifs.

Telles sont donc les lois générales et particulières de la passion. Ideler fait preuve, dans leur exposition, d'une remarquable habileté. Ses observations, faites avec un soin minutieux, et dont quelques-unes ont été publiées avec les portraits des malades, sont souvent un chef-d'œuvre de pénétration et de finesse.

Son analyse ne va pas cependant encore assez loin. L'aliéné dominé par la passion des grandeurs est le plus souvent d'une inconséquence frappante avec l'exaltation de ses idées. D'où

vient donc qu'il n'essaye que faiblement de satisfaire ses plus violents désirs, tandis que d'autres, dans le silence et le recueillement, travaillent sans cesse à réaliser leurs sentiments?

Un principe d'activité, que tous les psychologues ont reconnu, et qui se prête merveilleusement à la théorie du traitement, rend compte de ces différences. Je veux parler de la volonté, qui n'est ni le penchant ni l'intelligence, et dont le savant professeur n'a peut-être pas assez exactement mesuré l'étendue.

J'ai exposé la psychologie normale d'Ideler, en faisant ressortir tous les points saillants, et en signalant de préférence les opinions qui donnent au système son originalité et son véritable caractère. On a pu voir dans cette analyse, nécessairement dégagée de tous les accessoires qui peuvent lui donner quelques charmes, à quelles conséquences conclut l'étude de l'homme considérée au point de vue exclusif de la psychologie.

Il me reste maintenant à faire voir l'observation conçue d'après les mêmes données aux prises avec la folie.

La pathologie mentale a presque toujours servi les errements ou de la médecine corporelle, ou de la philosophie. Ni l'une ni l'autre de ces directions ne semble à Ideler suffisamment motivée.

La théorie des affections organiques tient par des liens étroits à l'étude de l'aliénation; mais elle reste, par la nature même de son objet, en dehors des conditions qui font de la science des maladies mentales une science distincte.

La philosophie, d'un autre côté, n'offre que des applications indirectes, des notions abstraites trop éloignées de la pratique pour qu'on puisse baser sur elle une doctrine et un traitement.

La psychologie seule, et celle qui traite des penchants de l'homme sous toutes leurs apparences, est capable d'éclairer et de guider le médecin.

La folie, en effet, qu'on l'enseigne ou dans l'histoire des nations, ou dans celle des individus, n'est que la passion, moins la présence d'esprit et par suite la responsabilité morale. Si elle se complique d'autres phénomènes, on ne doit leur accorder qu'une

valeur secondaire. Ainsi, la perversion de l'attention ou de la conscience sont des résultats d'une haute gravité pratique, mais accessoires seulement pour la théorie.

Ce n'est pas que l'aliéné doive être simplement pour le médecin une sensibilité malade; sa santé physique souffre souvent, et l'idée du bien-être organique est incompatible avec les altérations morales dont il est la proie.

Mais les affections physiques ont avec son état mental une relation si variable, si capricieuse, qu'elles ne peuvent rien expliquer. Ainsi, les maladies les plus graves n'entraînent aucune détérioration de l'intelligence, tandis que les plus profonds désordres se trouvent liés à des aliénations somatiques à peine prononcées.

Sans vouloir exclure l'influence du corps, Ideler le considère comme l'origine d'une folie symptomatique. L'aliénation idiopathique, celle sur laquelle doit reposer tout le système, est plus ou moins indépendante, mais l'est toujours à un haut degré.

Dans la folie idiopathique, le penchant passionné s'est emparé de l'âme; il est le ressort de toute son activité, le but de toutes ses tendances, le centre où aboutissent toutes les idées. Découvrir la nature du penchant dominant, c'est avoir la clef du caractère, la possibilité de rapporter chaque manifestation à son point de départ.

Non seulement l'intelligence et les sentiments, mais les forces organiques elles-mêmes, se moulent sur le type de la passion.

On reconnaît, dans ces idées, les enseignements de l'école de Stahl, dont Ideler est, dans sa Pathologie, le disciple avoué.

Si la passion absorbe tout le reste, la maladie entre violemment dans le cours de ses idées délirantes. Si, au contraire, des penchants parallèles persistent à un suffisant degré, une hésitation pénible vient assaillir l'esprit.

Ainsi, dans la forme religieuse, les passions qui portent l'homme à la volupté tourmentent sans cesse le malheureux qui ne peut s'y soustraire. Elles deviennent une cause d'inquié-

tudes renaissantes, de désespoir douloureux, et finissent par la mélancolie.

La passion qui tend à la folie présente d'ailleurs un caractère particulier. Elle se glisse furtivement, ou fait une brusque invasion; mais, dans tous les cas, elle devance les prévisions du malade qui n'a rien fait pour s'y préparer.

La contradiction entre la violence du désir et l'imprévoyance ou l'irréflexion qui l'accompagne est donc un caractère pronostic de la prédisposition à la folie. L'homme vicieux ou criminel prépare les voies, prévoit les obstacles, calcule les chances, ajourne les effets et maintient ainsi son intelligence dans une activité qui la préserve.

En outre, comme la passion, si mal secondée, ne trouve pas à les satisfaire, l'aliéné éprouve tous les tourments d'un besoin qu'il ne peut réaliser. De là des défiances, des soupçons, des craintes continuelles qui ne font qu'aggraver sa position, en y ajoutant l'élément dépressif de la douleur.

L'intelligence est bientôt lésée.

Incapable de marcher de pair avec les mouvements tumultueux de la passion, elle se paye de vaines fantaisies. L'imagination crée ce que la raison ne peut exécuter, et ces deux états de dépression ou d'excitation mensongère ne font que confirmer la maladie en détruisant toute réaction salutaire.

En recherchant des causes plus prochaines, on voit comment les circonstances extérieures contribuent à aggraver les prédispositions fâcheuses.

En effet, l'équilibre des penchants n'est pas inné dans l'homme. La culture de l'intelligence peut seule l'établir en produisant la connaissance et par suite l'empire de soi-même.

L'éducation de l'enfant, bien comprise, serait donc la première de toutes les prophylaxies. Bien loin de s'opposer au développement d'un penchant exclusif, le plus souvent elle y contribue, ou par l'abandon moral de l'enfant, ou par l'excitation même d'une passion vive comme excitant de son activité; les relations solides, les influences mal senties des arts, les formes de gou-

vernement, les pratiques religieuses inintelligentes, sont autant d'aliments pour les troubles de l'âme.

La passion se développe sourdement ; dès qu'elle a atteint un certain degré, elle entraîne un isolement forcé comme chaque passion exclusive et égoïste. La solitude, si redoutable pour l'homme sain, devient alors funeste à l'esprit déjà malade.

D'autres conditions, il est vrai, font obstacle. La passion en effet ne mène pas de sa nature à l'aliénation, mais à la satisfaction du désir par une activité bien entendue. Son développement successif d'une part, de l'autre la puissance spontanée de l'entendement, sont autant de motifs d'une résistance fructueuse.

Si, malgré ces empêchements, la folie fait des progrès, elle revêt avec plus ou moins d'évidence le caractère de la passion qui a dominé.

Les formes de l'aliénation ne sont donc que la reproduction, avec une intensité croissante, de celles de la passion, qui n'était elle-même que le penchant exagéré.

C'est en établissant cette série régulièrement progressive qu'Ideler montre avec une grande supériorité la justesse des opinions qu'il défend. Pourquoi chercher, en effet, dans des rapports éloignés une génération dont tous les temps peuvent être si clairement présentés ?

La forme sympathique de la folie se prête moins facilement à une exposition théorique. Le fil conducteur nous manque et les intermédiaires nous échappent sans cesse.

On peut bien, en considérant les influences malades, se rendre compte de l'atteinte profonde que subit la constitution morale par suite d'un affaïssement ou d'une excitation prolongée ; mais de ces vagues aperçus à des lois positives, il y a si loin, que la tentative d'une théorie serait sans chances de succès.

Ideler était d'ailleurs trop occupé de la démonstration de ses doctrines positives pour chercher à démêler des résultats négatifs.

Si on veut se représenter à l'esprit les données générales que

je viens d'exposer, on comprend sans peine ce que doit être le traitement.

La matière médicale y occupe peu de place ; les influences morales au contraire tiennent le premier rang. Leur direction est déterminée par le but que le médecin se propose : rétablir l'harmonie en arrêtant le développement excessif d'une ou de plusieurs tendances, et la rétablir à tout prix.

Mais autant il est facile de se rendre compte du résultat qu'on veut atteindre, autant il est laborieux d'en ressaisir les moyens.

La faute en est à la méthode.

J'ai essayé, dans tout le cours de cet exposé, de faire ressortir l'insuffisance de la psychologie, livrée à ses seules ressources. Cette impuissance est plus évidente encore quand il s'agit de rétablir l'équilibre que lorsqu'il suffisait de montrer comment il avait été rompu.

Les règles s'effacent pour céder leur place à des conseils. Le traitement individuel devient le seul possible, et alors il ne se prête à aucune théorie générale. En effet, lorsqu'on songe à la diversité des caractères, à la multiplicité des combinaisons, l'esprit s'effraye avec raison et recule devant la puissance d'intelligence qu'il faudrait pour ramener à des lois fixes toutes les relations possibles des penchants dans chaque individualité. Le médecin est obligé de faire appel à des principes supérieurs qui règlent au moins ces combinaisons hasardeuses ; il est forcé de voir dans son malade autre chose qu'un équilibre numérique à rétablir ; il dépasse les faits, mais alors, s'il a cessé d'être psychologue, il est devenu philosophe.

(*Annales médico-psychologiques*, 1845.)